

La Lanterne

Inauguration de la Statue de Raspail

130

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET ANNONCES

A PARIS

18 - Rue Richer - 18

Les articles non insérés ne seront pas rendus

ABONNEMENTS

PARIS
UN MOIS..... 2 FR.
TROIS MOIS..... 5 FR.
SIX MOIS..... 9 FR.
UN AN..... 18 FR.

JOURNAL POLITIQUE QUOTIDIEN

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Le Numéro : 5 centimes

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS
UN MOIS..... 2 FR.
TROIS MOIS..... 6 FR.
SIX MOIS..... 11 FR.
UN AN..... 20 FR.

TREIZIÈME ANNÉE - NUMÉRO 4462

MARDI 9 JUILLET 1889

21 MESSIDOR - AN 97

La « LANterne » est le seul journal français ayant son imprimerie et sa fabrique de papier.



UN AMI DU PEUPLE

Il y a longtemps que Raspail aurait dû avoir sa statue sur une des grandes places publiques de la capitale.

Enfin, mieux vaut tard que jamais. Hier a été inaugurée cette statue si longtemps attendue — on trouvera plus loin le compte rendu de cette imposante cérémonie — et les générations futures pourront venir s'incliner devant l'image de l'homme qui, comme savant et comme démocrate, a doublement mérité l'éternelle reconnaissance du peuple.

Qui, en effet, plus que Raspail, a été, en ce siècle, un ami sincère et dévoué, du peuple, et cela sans un seul jour de défaillance, malgré toutes les cruelles épreuves que lui ont valu sa foi démocratique et ses luttes sans trêve en faveur des prolétaires.

Ni les condamnations les plus iniques et les plus rigoureuses, ni les années de prison s'ajoutant les unes aux autres, ni les proscriptions, ni les amendes n'ont fait fléchir, un seul instant, le courage et le zèle réformateur de ce grand démocrate. Sous ce rapport, la vie de Raspail présente un caractère d'unité véritablement merveilleux. On dirait d'une figure antique.

Et ce qu'il y a de plus remarquable dans ce dévouement à la cause populaire qui ne s'est pas démenti une seule heure dans la longue existence de Raspail, c'est qu'il a toujours servi le peuple sans jamais le flatter.

On se souvient de cette belle parole qu'il a prononcée au commencement de sa vie politique : « Je serai toujours le serviteur du peuple, je ne serai jamais son flatteur. »

Ce qu'il a dit, il l'a fait. Jamais Raspail n'a couru après la popularité, il s'est toujours refusé aux manifestations tapageuses, il a fui constamment toutes les occasions de s'offrir aux acclamations de la foule, et il a fallu presque toujours lui faire violence pour lui faire accepter les candidatures qui venaient s'offrir à lui.

Les persécutions, la prison, les souffrances de toute nature l'ont toujours trouvé prêt et résigné. Quant au succès personnel il n'y pensait jamais et lorsque, par hasard, un de ces succès venait à se produire, il s'en montrait tout surpris.

On se rappelle ce mot charmant qu'il dit lorsqu'il fut appelé à présider, au commencement d'une session, la Chambre des députés, en sa qualité de doyen d'âge. Selon l'usage une escorte d'honneur l'accompagna jusqu'à l'entrée de la salle des séances. « Tiens, dit alors en souriant le vénérable vieillard, c'est la première fois que je me vois entre des militaires, sans qu'on me mène en prison. »

Nulle ambition personnelle, nul souci des honneurs et du pouvoir, voilà, on peut l'affirmer sans crainte d'être démenti par aucun des témoins de sa vie, ce qui caractérise spécialement l'existence et l'œuvre de Raspail.

Voilà pourquoi Raspail a été un véritable ami du peuple qu'il a servi et non flatter, à l'encontre des tristes ambitieux d'aujourd'hui qui le flattent sans vergogne, non pour le servir, mais pour l'asservir.

Nous les connaissons ces prétendus amis du peuple, qui le fusilleraient sans pitié, comme l'ont toujours fait tous les césars, le jour où cela serait nécessaire pour usurper le pouvoir ou pour s'y maintenir.

Raspail voulait, lui, vraiment soulager les souffrances du peuple et il ne croyait pas que la possession du pouvoir lui fût nécessaire pour cela.

A qui fera-t-on croire que les souffrances du peuple soient pour quelque chose dans cette ardente poursuite du pouvoir personnel à laquelle se livre, sous couleur de démocratie, un aventurier qui n'a jusqu'à présent témoigné de la sincérité de son amour pour le peuple qu'en le fusillant ?

Non, ce beau nom d'ami du peuple n'a jamais appartenu et n'appartiendra jamais aux césars d'aventure, aux dictateurs en expectative. Ceux-là seuls peuvent le revendiquer qui, comme Raspail, ont souffert pour le peuple sans préoccupation personnelle et sans demander d'autre récompense de tous

leurs sacrifices que le sentiment d'un grand devoir accompli.

Tel n'est point le cas, on en conviendra, pour le triste personnage que l'on sait, pour l'homme qui demande la popularité à l'invasion des camelots.

Le peuple, le vrai peuple, celui pour lequel Raspail a vécu, combattu et souffert, ne s'y méprendra pas longtemps.

CALOMNIES BOULANGISTES

Un roman boulangiste. — Le colonel Vincent. — Le général Boulanger et les espions prussiens.

Des gens qui ne sont pas à leur aise en ce moment, ce sont les boulangistes, et de la belle assurance qu'ils avaient ou qu'ils affectaient d'avoir, au début des travaux de la Haute-Cour, alors qu'ils pouvaient espérer que les recherches seraient infructueuses et que l'on ne découvrirait aucun des actes indécents ou criminels commis par leur chef, il ne leur reste plus grand chose. Aussi n'est-ce plus par le dédain ou les injures qu'ils combattent la commission des Neuf et M. de Boulanger. Ils tentent de faire diversion et d'égayer l'opinion publique en publiant dans leurs journaux des calomnies aussi monstrueuses qu'elles sont bêtes. Au lieu de se défendre, ils trouvent plus habile d'attaquer par les plus honteux et les plus perfides moyens.

Nous avons signalé déjà quelques-uns de leurs tours, mais le dernier mérite d'être raconté tout au long.

Un journal boulangiste avait annoncé hier qu'il allait publier la preuve irréfutable que la Haute-Cour, pour trouver quelque chose à reprocher au général Boulanger, avait cherché à faire faire un faux témoignage à un colonel de l'armée française et qu'elle avait tenu compte de la déposition d'un espion allemand.

Cette terrible révélation parut, en effet, le lendemain, et elle nous apprit que M. de Freycinet, ministre de la guerre, avait invité le colonel Vincent, ancien chef du service d'informations au ministère de la guerre, à un faux témoignage contre son ancien chef, ni plus ni moins que cela.

Elle nous apprit aussi que notre gouvernement est tombé si bas, qu'avant de donner de l'avancement à nos officiers, il consulte l'Allemagne et que M. Carnot lui-même, a osé de nommer général le colonel Vincent, parce que cette nomination aurait été mal accueillie par M. de Moltke.

Juste à ce jour, les boulangistes n'avaient point encore essayé de salir de leur haine venimeuse l'honorable M. Carnot. C'est aujourd'hui chose faite. Pour tenter de sauver leur chef de la honte et de la réprobation générale qu'il attendait, ils n'ont voulu s'épargner aucune infamie.

Le journal boulangiste prétend tenir ses renseignements pour ainsi dire de la bouche même du colonel Vincent. Jusqu'à preuve du contraire, nous nous refusons à croire qu'un colonel de l'armée française, pour se venger de n'avoir pas obtenu un avancement assez rapide, ait poussé aussitôt l'oubli de ses devoirs et avoir recours aux armes ordinaires des boulangistes, c'est à dire à l'imposture et à la calomnie.

M. de Freycinet, après avoir pris connaissance de l'odieuse rumeur boulangiste, a envoyé par télégraphe au colonel Vincent l'ordre de venir à Paris.

La vérité

En attendant que le colonel Vincent ait été entendu par M. de Freycinet, et qu'il ait pu se disculper, nous sommes en mesure de déclarer que tout ce que les journaux boulangistes racontent de l'attitude de la commission d'enquête à son égard est absolument faux.

Le colonel Vincent a été, en effet, entendu par la Haute-Cour, mais il n'a rien dit de ce qu'ils racontent, qu'il a demandé à son président, M. Merlin, s'il ne pourrait pas déclarer qu'il avait besoin de lui durant une quinzaine de jours.

Cela m'arrangerait bien, ajouta le colonel Vincent, car je pourrais ainsi profiter de mon voyage pour visiter l'exposition.

M. Merlin lui ayant répondu qu'il n'avait pas qualité pour faire droit à cette demande, le colonel Vincent lui dit :

— Mais il y aurait un autre moyen de me procurer un congé, ce serait de me convoquer une seconde fois.

Cela, comme on le voit, ne ressemble guère au récit des boulangistes.

C'est d'après la déposition d'un espion allemand, que le colonel Vincent a été entendu, et naturellement ils crient à l'abomination.

Pour répondre à cette nouvelle calomnie, nous leur rappellerons que le général Boulanger, lui, n'a point dédaigné tant que cela les espions allemands.

Ces espions se sont présentés tous les jours, lisent donc le livre de Trautner, l'espion prussien, et ils verront quels sont les rapports qu'il a eu avec le général Boulanger.

Mais à quoi sert dire tout cela ? L'opinion de tous les gens sensés et de tous les républicains n'est-elle pas faite aujourd'hui sur cette bande qui, pour satisfaire ses appétits, n'hésite pas à travailler à la désorganisation de la France.

La Haute-Cour

Nous croyons savoir que quatre ou cinq séances de la commission suffiront à rédiger l'arrêt de renvoi. Vendredi prochain cet arrêt peut donc être remis au président de la Haute-Cour.

Cette formalité remplie, restera la question des délais qui n'excéderont pas vingt-cinq jours.

A SAINT-ÉTIENNE

LA CATASTROPHE DES Puits VERPILLEUX ET SAINT-LOUIS

La prudence des ingénieurs. — Un nouvel accident. — Quatre personnes presque asphyxiées. — 80 cadavres retrouvés. — Les chambres syndicales stephanoises.

(De notre envoyé spécial)

Saint-Étienne, 7 juillet. — L'émotion de la première heure quoique moins forte est loin d'être calmée.

Le public ne comprend pas les sentiments d'extrême prudence qui dictent aux ingénieurs les lenteurs dont il se plaint. On travaille cependant dans la mine aussi activement que possible, mais on ne veut pas risquer d'autres existences pour retirer des cadavres.

Le feu des écuries a d'ailleurs repris au puits Verpilleux.

Ce matin s'est produit un accident qui aurait pu avoir des conséquences inévitables, si les précautions minutieuses prises par les ingénieurs.

L'épuisement de l'eau du puits Verpilleux.

On avait commencé à épuiser l'eau du puits Verpilleux qui avait été inondé dans le but de combattre le feu.

On se demandait si l'épuisement terminé, les gaz délétères s'échapperaient par le puits ou reviendraient par les galeries à la suite du courant d'air qui établirait forcément le dégagement du puits Verpilleux.

Quatre personnes qui se trouvaient dans la chambre des machines de ce puits ont essayé de se rendre compte de la direction du courant d'air, en descendant dans un sous-sol qui communique au puits par les fissures existant près du balconnier de la machine.

Elles ont été pu, ou moins asphyxiées par le mauvais goût, comme disent les mineurs.

Une d'elles, plus fortement asphyxiée, est tombée de l'échelle d'une hauteur de 3 à 4 mètres. On a dû la retirer avec des cordes.

Les soins les plus pressés ont été donnés aux quatre victimes de cet accident. Les plus atteintes ont été transportées à l'hôpital où on leur a donné de la peine à remettre sur pied, mais qui s'en tirera cependant.

Nouveaux enterrements

A onze heures on a enterré nos hommes Touven et Ollivier, sortis hier et un troisième qui n'a pas été reconnu.

Le préfet de la Loire et M. Cleyes, conseiller de préfecture, assistaient à l'enterrement.

A 3 heures on a mis en terre le quatrième cadavre retiré hier et reconnu pour être celui du nommé Seytre.

Des dispositions spéciales ont été prises aujourd'hui par l'autorité pour empêcher l'envahissement de la mine et de l'hôpital par la foule.

Elles n'ont pas été inutiles ; car dans midi des milliers de personnes se sont rendues sur les lieux du sinistre. Ça a été comme un vrai pèlerinage.

Hommes, femmes et enfants se pressaient aux abords du puits, à l'entrée de l'hôpital.

On attendait les cadavres qui devaient être retirés. Tous ceux qui ont un parent parmi les disparus étaient là dans l'espoir de le reconnaître.

La foule était trop considérable, et dans la crainte de scènes terribles et douloureuses, on n'a extrait aucun cadavre.

On s'est contenté de descendre au fond du puits de grandes caisses toutes prêtes à recevoir les victimes qu'on ne montera qu'à la nuit.

80 cadavres retrouvés seront placés cette nuit dans le hangar qui a été construit par M. Holtzer, ingénieur.

Demain les familles seront admises à les reconnaître. A quel point elles les bécotteront !

Une scène navrante

L'inconnu qui a été enterré ce matin a provoqué une des plus tristes.

Une jeune femme désolée examinait depuis un instant le cadavre, se trouvant en proie à un doute terrible.

Elle croit reconnaître son mari. Les vêtements sont les mêmes. La taille, l'ensemble également.

Plus de doute, c'est lui. La malheureuse se jette en sanglotant sur le cadavre décomposé.

Tout à coup elle se relève ; elle s'est trompée. Son mari ne portait pas de boutons aux oreilles et le cadavre en a.

Il faut ajouter que les mineurs ont presque tous les oreilles percées et portent de petits anneaux d'or très petits.

L'état des trois seuls blessés survivants est toujours inquiétant.

Protestation des chambres syndicales

Voici une protestation élaborée par les chambres syndicales stephanoises.

« Les chambres syndicales réunies à la Bourse du travail stephanoise remercient toutes les personnes qui ont versé leur obole pour les victimes des puits Verpilleux et Saint-Louis, mais blâment énergiquement les compagnies minières pour leur mauvaise volonté à l'égard des victimes de la catastrophe et n'envoyant aucun secours pour les familles, charge qui incombe à la société et demandant aux compagnies les mesures qu'elles entendent prendre à ce sujet. » Suivent les signatures :

Fumisterie boulangiste

Des boulangistes ou des fumistes, ce qui se ressemble assez, n'ont rien trouvé de mieux que de se livrer à la manœuvre suivante :

Ils répandent le bruit que les personnes qui sont allées distribuer des secours à domicile, viennent de la part de l'ingénieur Boulanger et que c'est à ce dernier que doivent être adressés les remerciements.

Or, les personnes qui ont distribué des secours sont : MM. Galtier, préfet de la

Loire, Constans, ministre de l'intérieur, le commandant Cordier, représentant le président de la République, et Cleyes, conseiller de préfecture. C'est le comble de la tartufferie boulangiste. Cette odieuse manœuvre sera jugée comme elle le mérite.

On craint une grève générale. V. F.

M. GOBLET A LILLE

Un discours programme de l'ancien ministre (D'un correspondant)

Lille, 7 juillet. — M. Goblet est arrivé à Lille aujourd'hui, par l'express de midi. Il s'est rendu aussitôt dans la salle de l'hippodrome.

La salle était comble. Plus de 3,000 personnes ont fait une ovation à l'ancien ministre, lorsqu'il a fait son entrée, suivi d'un groupe d'hommes politiques du département.

Après avoir remercié les organisateurs de la réunion et les assistants de l'accueil chaleureux qui lui avait été fait, M. Goblet a exposé l'état actuel de la situation politique.

Il a conclu en disant que si l'on veut échapper à l'action boulangiste, il faut en finir avec la politique préconisée par les modérés.

Il faut préparer la séparation de l'Eglise et l'Etat par le moyen des lois sur les associations et enfin réviser la Constitution monarchique de 1875.

Les discours de M. Goblet a été interrompu par des applaudissements fréquents et chaleureux. La péroraison, surtout, a été accueillie par des acclamations enthousiastes.

M. Moëne, président de la réunion, a remercié l'éminent orateur.

M. Dersse a proposé ensuite de faire une collecte au profit des ouvriers mineurs victimes de la catastrophe de Saint-Étienne.

LA BOULANGE A BORDEAUX

La Société Brezetz, Troplong, Boulanger et Co

Le grand parti de l'œil rouge ne cache plus son alliance étroite avec celui de la violette. On festoie en famille et M. Laguerre et Deroulade boivent dans le même verre que M. de Brezetz, Troplong et Levraud, les conseillers bonapartistes bien connus. Ils ne prennent même plus soin de le faire laver avant d'y boire.

Ces faux revisis chambre syndicale et de leur parti les Brezetz, Troplong, Boulanger et Co, se sont offerts, hier, à Bordeaux, une réunion diabolique dans la salle des Lili, louée par M. de Brezetz lui-même.

Nous passons les avatars de l'arrivée, les salafites, les hugues et le reste pour arriver de suite aux discours du dessert.

Les honneurs ont été faits aux bonapartistes, mais M. Laguerre comme M. Thery et M. Robert Mitchell, comme M. Deroulade ont eu grand peine à se faire entendre.

Au milieu d'une véritable bataille où les bouteilles servent de projectiles, M. R. Mitchell qui a le toupet de parler de la conciliation bonaparte-boulangiste, déclare reconnaître le général Boulanger pour le chef des pébelistes des impérialistes et des vieux bonapartistes.

Il ne lui reproche qu'une chose à son bon général c'est de n'avoir pas fait un coup d'état quand il était au pouvoir.

Les masques sont levés. Mais alors trinquiez donc à la santé de l'empire, et ne cachez plus votre livrée. On satura au moins à qui l'on a affaire.

A AUXERRE

L'inauguration de la statue de Paul Bert

(D'un correspondant)

Auxerre, 7 juillet. — Les fêtes pour l'inauguration de la statue de Paul Bert sont magnifiques. La gare est pavée et la place de la gare, sur laquelle étaient massées les troupes, ornée de mâts et de drapeaux.

A une heure est arrivé le train ministériel, qui était attendu sur le quai de la gare par le préfet, le maire, le conseil municipal, le général et son état-major, plusieurs conseillers généraux du département et de nombreux fonctionnaires.

La réception de la préfecture, M. Spuller a remercié les délégués annamites et les autorités du département de leur présence.

Il a constaté que les maires, en se rendant en grand nombre à la réception, ont voulu donner un témoignage de leur attachement à la République. Il les a invités à l'union qui fera triompher les républicains aux élections prochaines.

Les maires ont accueilli ces paroles par les cris de : Vive la République !

Le cortège s'est rendu ensuite au monument élevé à Paul Bert.

Au moment où M. Guichard, président du comité, a pris la parole, le voile qui couvrait la statue est tombé aux applaudissements de la foule.

Etienne, sous-secrétaire d'Etat, a prononcé un discours après celui de M. Guichard.

C'est pour lui, a-t-il dit, un grand honneur de représenter à cette solennité le gouvernement de la République, pour affirmer son admiration et sa reconnaissance.

Paul Bert, savant et patriote, a doté la France des grandes lois scolaires qui sont l'honneur de la seconde République.

Le prince d'Annam a prononcé ensuite une allocution ; puis M. Dastre, professeur, a parlé au nom de la Faculté des sciences, M. Dumontpallier, au nom de la Société de biologie, M. Vienne, au nom des instituteurs.

Le maire d'Auxerre a clos la série des discours.

Après la cérémonie, les troupes ont défilé devant le monument.

Le SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

ILLUSTRE de La Lanterne paraît deux fois par semaine, les MARDI et VENDREDI.

RASPAIL

INAUGURATION DE LA STATUE

Remise du monument à la ville. — Manifestation populaire. — Les discours. — Poésie de Clovis Hugues.

Nous ne réferons pas la physionomie de l'œuvre grandiose que nous avons décrite dans notre numéro d'hier.

La remise de la statue a été faite avec le cérémonial d'usage par M. Nadaud, président du comité, à M. Jacques, président du Conseil général de la Seine, agissant au lieu et place de M. Chautemps, président du Conseil municipal, qui, au même moment, représentait la Ville de Paris au concours de gymnastique et de tir.

La foule était immense. Le peuple avait voulu rendre un hommage imposant au grand citoyen qui fut son ami.

M. Achard, député de la Seine, président, assisté de MM. Anatole de la Forge et Nadaud.

Dans la foule de notabilités qui se pressent dans la tribune officielle, nous notons au hasard MM. Clovis Hugues, Desmons, Barodet, Clémenceau, Tony Revillon, Hervieu (Yonne), Laborde, Peytral, Jacquemard, députés ; Poubloux, préfet de la Seine ; Eugène Mayer, directeur de la Lanterne ; Jacques, président du Conseil général ; docteur Lamouroux, conseiller municipal ; la municipalité du XIV^e, le Conseil municipal d'Arcueil-Cachan, etc.

Les discours

Plusieurs importants discours ont été prononcés par MM. Nadaud, Anatole de la Forge, Jacques, Desmons, Michel, maire de Carpentras, Lagrange, représentant de la ville de Lyon ; Bourdin, de la Loge des Amis bienveillants, à laquelle appartient Raspail ; Hocquet, au nom des proscriptions de décembre, et Gillynck, au nom des blessés de février 1848.

Les fils de Raspail, dont l'un est député de la Seine, l'autre du Var, tous deux appartenant à l'extrême gauche, tout émus, assistaient à la cérémonie, à laquelle le municipal de Plaisance et la municipalité municipale du quatorzième prêtèrent leur gracieux concours.

Lambert fils, de la Comédie-Française, est venu nous dire une poésie de circonstance de M. Emile Gouget et ayant pour titre Raspail.

Mais le clou de la fête a été, sans contredit, la poésie de M. Clovis Hugues.

Nous résistons pas au plaisir de la donner in extenso. Nos lecteurs en auront le premier.

A F.-V. RASPAIL

Pour l'inauguration de sa statue

Puisse la Science et l'Histoire
Tant fait une immortalité ;
Puisse te voir dans la gloire,
Sur le piédestal mérité.
Je n'ai point fleuri d'acanthé,
Le front d'un jeune bachelier,
J'accours dénoter devant toi,
La strophe, ma gerbe étoilée,
Moi qui suis né dans la vallée
Comme j'ai vécu dans ta loi !

Je t'apporte, ô Raspail, ô père !
Vieillard sur l'énigme accablé !
L'idéal qui veut qu'on t'aspire,
Même quand la haine a grondé !
Je te rapporte ta pensée,
Le tromblement, l'ombre effacée
De ton berceau sur le vieux mur,
Tout ce qu'àux pieds nus de la Muse
Le flot illustre de Vaucluse
Roule de soleil et d'azur !

Et qu'aucune voix ne s'élève
Pour t'abolir d'un air froissé !
Nous avons, en sonnant ton rêve,
Mesuré l'ampleur de ton front !
Et nous penchons l'un après l'autre
Sur ton vaste cerveau d'apôtre,
Qui renfermait l'âme de tout,
Nous avons distingué dans l'ombre,
Au-delà des erreurs sans nombre,
Toutes les vérités débordées !

Nous t'avons vu, la face blême,
Les lèvres livides de faim,
Déchiffrer l'auguste problème
Du germe épanoui sans fin,
Autopsier la grande obscure,
Fouiller les flancs de la nature,
Et jeter, au non des brins d'herbe,
Le dévouement et le superbe
A Buffon qui ne savait pas !

La plante qui boit la lumière
Sous les rameaux, dans son forêt,
Tressaille encore, toute fièvre
De la lumière livrée son secret.
Quand le vent la soulève,
Ce n'est plus seulement la sève
Qui fait sa gloire et son réveil ;
Dans les baisers du crépuscule
La moelle vit, et la cellule
Affirme son droit au soleil.

Ombre vaine, cendre qui souffre,
L'être, injustement châté,
Traînant son mal de souffrance en souffrance
Sans que la nature eût pitié,
Sans qu'elle offrit au pauvre hère,
Au forçat du bûche misère,
Vite brisé, prompt à vieillir !
La fleur de santé qui ne coûte
Qu'une halete au long de la route,
Que la peine de la cueillir.

Tu t'écrias : « Mère, ô Nature !
Pourquoi l'homme est-il ton damné ?
Pourquoi vendre à la créature
Ce que l'infinité a donné ? »
Et la racine méprisée
Le laurier ne sous d'autres cieux,
Tout s'effrit par ta main ravie
A ceux qui marchaient dans la vie,
Avec leur fosse dans les yeux !

L'âme fiévreusement obsédée,
Tu te vas au pile remords
Les savants qui trompent l'idée
Les marchands qui vendent la mort
Et pour abriter sous ton aile

L'enfance, blanche tourterelle,
Dont la misère et l'oiseleur,
Pour enseigner ce qui fait vivre
Tu donnas au peuple ton livre,
Saint alphabet de la douleur !

Tu pouvais à ton tour, sévère
Aux vaillants qui font leur devoir,
Te verser l'ivresse à plein verre
Au banquet doré du pouvoir,
La fortune te dit « J'arrive ! »
« Sois mon audacieux convive ! »
« Les principes sont vite usés. »
« A toi tout ce qui chante et brille ! »
Tu répondis à cette fille :
« Je ne vous connais point, passez ! »

Pendant qu'au bruit lointain des piques
La République s'éveillait,
Tu plantas les faisceaux épiques
Entre les pavés de juillet.
Quand on la crut à jamais morte,
Tu t'écrias : « Luttons ! qu'importe ? »
« Si les martyrs sont les vrais élus »
Et le peuple écoutait, l'écouait
Collée aux pavés de la veille,
Si rien d'elle ne vivait plus.

Partout, chaque fois que l'épée,
Faut-il homme comme un bled mûr,
Tu baissas la terre trempée
De son sang glorieux et pur.
Tu donnas le tien, ta pensée
Resta la blanche flancée
Des fers lugubres et pesants ;
Et dans l'histoire qui l'honore,
L'ombre des barreaux est encore
Sur ton front de quatre-vingts ans.

Ne crains point qu'un orage emporte
Le bronze où nous t'avons dressé :
L'admiration est plus forte
Que le dédain n'est insensé.
La nuit tremblerait pour ses voiles
Tu t'en ferais jusqu'aux étoiles
Si les savants, blêmes d'effroi,
Te rendaient en morceaux de gloire,
Après l'insulte dérisoire,
Tout ce qu'ils ont volé chez toi !

Vincent de Paul de la science,
Médecin du mal social
Dresse-toi bien devant la France
Dans la blancheur du pedestal !

